

L'UE contre la démocratie : quand les sanctions remplacent la justice | Patrik Baab

Comment appelle-t-on une forme d'État dans laquelle, sous couvert de politique étrangère, des citoyennes et citoyens sont poursuivis et harcelés jusqu'à des violations manifestes des droits humains ? Et tout cela dans un système où l'on peut librement élire ses représentants nationaux et supranationaux ? Oui, exactement, nous n'avons pas de mot pour cela. Mais « anti-démocratie » ne serait pas un mauvais terme. C'est ainsi que le voit mon invité d'aujourd'hui, le journaliste et publiciste allemand renommé Patrik Baab. Nous parlons des sanctions contre Jacques Baud, Nathalie Yamb, Hüseyin Dogru et d'autres citoyens de l'UE/Schengen, ainsi que de son travail pour agir en tant que journaliste et à travers un nouveau format YouTube. Soutenez-nous ici : <https://pascallottaz.substack.com> Ou via notre boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com>

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, bienvenue en cette nouvelle année ! Aujourd'hui, nous commençons avec l'un de mes invités allemands préférés, le journaliste et publiciste Patrik Baab, qui vient de lancer sa propre chaîne YouTube. Cher Patrik, bon retour parmi nous !

#Patrik

Merci beaucoup pour l'invitation, je suis ravi d'être ici.

#Pascal

Je suis heureux que tu aies accepté, et que nous puissions, dans la deuxième partie de cette interview, parler de ta propre chaîne et de tes motivations. Mais nous devons commencer par un autre sujet qui nous préoccupe tous les deux – les sanctions de l'UE contre des citoyens de l'UE et de l'espace Schengen, y compris des citoyens suisses. Sont concernés, par exemple, Jacques Bourg et Nathalie Jamp, mais aussi un citoyen allemand, Hussein Dogru, qui vit en Allemagne et qui est touché par ces sanctions depuis plus d'un an maintenant. Toi, en tant que journaliste vivant également en Allemagne – qu'est-ce que cela t'inspire ?

#Patrik

Ici, un instrument de répression en politique étrangère est utilisé pour détruire la démocratie et pour pouvoir étouffer toutes les opinions qui s'écartent de la ligne du gouvernement. Cela montre qu'à

Berlin et à Bruxelles, ce sont des antidémocrates et des va-t-en-guerre qui gouvernent. Car il s'agit bien sûr d'une arme de guerre économique et politique : l'imposition de sanctions. Cela me donne le sentiment de vivre en exil dans mon propre pays. Ce gouvernement que nous avons ici à Berlin présente, de bout en bout, des traits antidémocratiques, et je me prépare à ce que ma maison soit perquisitionnée, que mon téléphone soit mis sur écoute, que mon ordinateur soit piraté. Je m'attends à ce que mon compte soit clôturé, que mes comptes et mes biens soient saisis. J'en discute avec mes avocats et je prends des précautions. Et je ne peux que conseiller à chaque citoyen de la République fédérale d'Allemagne d'en faire autant.

Car il ne s'agit pas de Nathalie Jamp, et il ne s'agit pas de Jacques Bourg. Il s'agit des citoyennes et des citoyens. Il s'agit d'intimidation. Il s'agit de contraindre à l'obéissance anticipée par la peur. Et cela constitue un instrument classique de domination antidémocratique. Par ailleurs, l'usage de tels instruments et la poursuite pénale des opposants politiques sont des signes typiques d'une dictature. Cela signifie que nous ne vivons plus dans une démocratie – en Europe. Nous sommes entrés dans la phase du capitalisme prédateur, qui s'empare d'autres pays, comme on le voit actuellement au Venezuela – en totale violation du droit international. Le droit international n'a plus aucune importance, et les propres citoyens sont soumis à une exploitation accrue et à un contrôle toujours plus strict.

C'est là le véritable point. Et en ce qui concerne les élites européennes : elles ont perdu la guerre en Ukraine. Elles ont échoué à maintenir leur propre système capitaliste, à préserver le taux de profit dans les nations européennes – à enrayer la chute de ce taux – en cherchant à intégrer l'Ukraine dans leur circuit économique. Elles ont échoué face à la Russie. Vous voyez, elles ont perdu la guerre. Et maintenant, les citoyennes et citoyens doivent être exploités davantage. C'est ce que le chancelier fédéral Merz a d'ailleurs annoncé sans détour dans son discours du Nouvel An. Et cela signifie que si j'augmente le taux d'exploitation sur le lieu de travail, dans l'économie, je dois en même temps resserrer le contrôle sur les citoyens.

#Pascal

Je n'ai ni lu ni écouté son discours du Nouvel An. Peux-tu me dire à quoi tu fais référence dedans ?

#Patrik

Il a déclaré sans détour que l'État-providence n'était plus finançable en l'état, que nous devons travailler davantage et que nous devons nous préparer à des coupes. Pendant ce temps, un pays comme l'Ukraine, avec lequel nous ne sommes même pas liés par une alliance militaire – puisque l'Ukraine n'appartient ni de facto ni de jure à l'OTAN –, continue d'être financé et ne subsiste en réalité que grâce au soutien de l'Occident, et surtout de l'Europe. Cela aura des conséquences considérables pour l'Ukraine. Au printemps 2022, lors des négociations de paix à Istanbul, l'Ukraine s'est trouvée face à un choix : conclure une paix très avantageuse, qui aurait garanti l'intégrité et la survie du pays, ou poursuivre la guerre.

Par des moyens financiers, l'Ukraine a été contrainte – l'intermédiaire étant Boris Johnson – de poursuivre la guerre le 9 avril 2022. Ensuite, l'Ukraine s'est longtemps trouvée face à la question d'accepter une paix défavorable ou de perdre encore davantage de territoires dans l'est du pays. Autrement dit, le choix se situait entre une perte territoriale ou une division. Aujourd'hui, nous sommes dans une situation tout à fait nouvelle : pour l'Ukraine, l'alternative est désormais entre la division du pays ou la perte totale de sa souveraineté. Voilà le problème – le fait que l'Occident, de manière cynique, a conduit le peuple ukrainien à sa perte.

#Pascal

Et de telles déclarations sont désormais, dans l'Union européenne – je ne veux pas dire punissables, car ce ne serait pas exact, puisque c'est encore quelque chose que nous devons préciser. Tu as dit que la poursuite pénale des dissidents est un signe de dictature. Les sanctions actuellement imposées aux dissidents font partie de la politique étrangère et non du code pénal. Ce ne sont même pas des poursuites pénales. Il n'est donc toujours pas illégal de dire ce que tu dis, mais c'est sanctionné. C'est passible de sanctions, et ces sanctions signifient en réalité la destruction de l'existence des individus sanctionnés. Comment devons-nous, nous qui devons vivre sous cette épée de Damoclès, faire face à cela ?

#Patrik

Nous ne pouvons que quitter nos pays d'origine, car la population est plongée dans une certaine apathie et ne se défend pas. L'endormissement de la population et son occupation par des manœuvres de diversion – c'est aussi une stratégie de domination. Nos réflexions et nos arguments, tous rationnels et qui devraient être discutés de manière raisonnable, n'ont plus aucun effet, car dans une grande partie de la population, les ressentiments ont pris le pas sur la raison. Cela fait partie de la guerre cognitive menée par l'OTAN – non pas pour changer le contenu de la pensée, mais pour en modifier la forme, la manière de penser, voire pour éteindre complètement la pensée.

Et cela se fait en maintenant les gens dans un état permanent de peur et d'excitation. Le spectre va de la promotion de la peur de la guerre jusqu'à la russophobie. Nous devons, comme l'a dit le secrétaire général de l'OTAN, Rutte, nous préparer à vivre des expériences semblables à celles qu'ont connues nos grands-parents pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale. Il suffit, par exemple, qu'ici à Berlin, la police n'intervienne pas lorsque, pendant la nuit du Nouvel An, des jeunes migrants majoritairement ivres s'approprient et dominent l'espace public, terrorisant la population locale avec des pétards polonais qu'ils jettent dans les tunnels du métro.

Et la police se tient à côté, en souriant. Cela fait aussi partie de ce spectre : comment plonger la population dans la peur et la terreur, et comment faire en sorte que les gens soient tellement absorbés par leur vie quotidienne qu'ils n'en viennent plus à réfléchir politiquement ? Et je le dis – je ne suis pas raciste, j'ai beaucoup d'amis venus de Turquie ou d'autres pays –, mais pour ce que j'ai

vécu ici, lors de mes séjours en Afghanistan, un coup de fusil aurait été justifié, et tout juge aurait donné raison au tireur.

#Pascal

Je ne peux évidemment pas comprendre ton expérience personnelle ici, mais ce sentiment d'être en ce moment dans une nouvelle réalité, où nous sommes directement menacés par nos propres États – d'être soumis à un régime que je n'aurais jamais pu imaginer, qui s'abat sur nous sans prévenir –, je le partage. Et je me demande simplement : pouvons-nous encore en sortir, en tant que société ? Ou sommes-nous déjà tellement plongés dedans que l'espoir que l'UE dise maintenant : « Oups, nous sommes allés trop loin, nous devons cesser d'utiliser un instrument de politique étrangère contre des dissidents intérieurs », est en réalité illusoire ? As-tu encore quelque espoir à ce sujet ?

#Patrik

Tout d'abord, je n'ai aucun espoir que les bureaucrates de Berlin et de Bruxelles puissent être arrêtés aussi facilement. Ils ne feront preuve d'aucune compréhension, car ils en vivent et leurs carrières dépendent précisément de cette absence de compréhension. En effet, quiconque veut se faire remarquer dans un tel appareil doit montrer à son supérieur qu'il est vraiment performant. Cela fonctionne donc comme à la Stasi de la RDA : on ajoute simplement quelques délateurs ou quelques informateurs de plus dans les dossiers. Que ce soit vrai ou non n'a aucune importance – il suffit de pouvoir le justifier à peu près. Et c'est ainsi que des noms se retrouvent sur la liste.

Un exemple ici est le rédacteur en chef et éditeur de la "Weltwoche", Roger Köppel. Ainsi, la "Neue Zürcher Zeitung" lance une campagne : il serait peut-être le prochain à figurer sur la liste des sanctions. Une grande partie de la presse reprend et copie cela. C'est ainsi qu'un climat d'opinion se forme, qui s'étend ensuite jusque dans les bureaucraties de Berlin, Bruxelles, mais aussi Berne. Et là, on dit : "C'est vraiment une bonne idée, mettons-le sur la liste." De cette manière, la presse est devenue elle-même le censeur le plus sévère, le dénonciateur le plus acharné du moment, et le plus grand fauteur de guerre – car, bien sûr, la presse est aussi entre les mains de grands monopoles, et l'élite dominante se réunit dans ses clubs et s'entend entre elle.

Ils fréquentent les mêmes universités, sont membres des mêmes clubs de golf, appartiennent aux mêmes clubs de tennis, conduisent les mêmes marques de voitures – et il existe aussi ces clubs plutôt discrets comme les Rotary ou les Lions. À la radio du Nord de l'Allemagne, où j'ai travaillé pendant de nombreuses années, on disait autrefois : « De la radio rouge à la radio des Rotariens. » C'est le signe que les véritables décisions dans cette société se prennent ailleurs – en dehors des institutions démocratiques. Là, l'élite se concerta contre le peuple, pour son propre avantage. Nous vivons une forme de néo-féodalisme. Ce néo-féodalisme se caractérise par le fait que les cercles dirigeants se tiennent à distance du peuple. Ils ne prennent même plus le métro, par exemple. Ils ne savent même plus comment la vie se déroule dans la ville.

Ils vivent dans leur propre monde, comme Marie-Antoinette avant la Révolution. Quand le peuple n'a plus de pain, qu'il mange de la brioche – voilà à quel point ces gens sont déconnectés de la réalité. Et ces personnes ne s'arrêteront pas, car leur propre cabinet de miroirs et leur bulle les confortent dans leur attitude. Cela ne changera que si les citoyens se défendent avec détermination. Cela signifie qu'ils doivent, conformément à la Constitution, exercer leur droit de se rassembler pacifiquement en plein air. Et ils doivent, le jour du vote, apprendre à prendre des décisions réfléchies – ou, pour le dire autrement : le cartel des partis au pouvoir doit être entièrement écarté. Car ce sont des profiteurs qui continuent sans relâche, qui tirent profit de la guerre en Ukraine, qui accumulent les mandats dans les conseils de surveillance et se remplissent les poches.

#Pascal

C'est toi qui, il y a un an ou un an et demi, m'as expliqué comment, dans une société libérale et libre, peut naître un paysage médiatique qui s'autorégule peu à peu et finit par battre à l'unisson. Tu m'avais alors donné l'exemple du journal "Die Zeit" : des journalistes travaillant comme indépendants, dépendant des commandes qu'ils ne reçoivent que s'ils frappent dans une certaine direction. Ainsi, on apprend peu à peu comment il faut écrire. Et c'est ainsi qu'un discours uniforme se forme, au sein même d'un travail libre, dans un environnement libre. Penses-tu que les mêmes mécanismes se soient maintenant imposés dans le champ politique plus large ? Que nous, en Europe, dans une Europe libre, nous nous précipitions dans une impasse, une impasse totalitaire – par servilité bureaucratique, parce qu'il faut bien vivre et qu'on finit par suivre le mouvement ? En somme, tout le monde a encore une fois suivi.

#Patrik

C'est un problème économique qui se traduit par une question socio-psychologique. Le capitalisme constitue un problème pour la démocratie. Car dans le capitalisme, l'économie n'est démocratisée nulle part. Nous avons la propriété privée des moyens de production, et nous subissons les contraintes qui en découlent. Lorsque les moyens de production sont entre des mains privées, la sphère qui décide de nos vies – à savoir la sphère économique – est dé-démocratisée et se trouve sous contrôle privé. Elle n'est soumise à aucun vote démocratique ni à aucun pouvoir de décision collectif. La numérisation pose elle aussi un problème démocratique. Cela commence là où, dans le monde numérique, n'apparaît que ce que quelqu'un a décidé de réaliser selon ses propres réflexions et de mettre en ligne selon ses propres intérêts.

Tout le reste est impossible dans ce monde numérique. Nous avons donc, dans la dimension numérique, un problème de sources qui ne se manifeste plus comme tel. En effet, l'épreuve de la réalité sur le terrain disparaît derrière ce que nous pouvons repêcher sur Internet. De plus, le marché capitaliste se transforme dans le néolibéralisme. N'a accès au marché que celui qui dispose des moyens financiers. On peut imaginer le marché comme un marché de légumes : on peut s'y

rendre et acheter des légumes. Dans le monde numérique, ce marché se transforme. Les entreprises n'y travaillent pas sur le marché – les entreprises phares du capitalisme numérique sont le marché. Google, Apple, Facebook et Amazon sont des marchés numériques.

Le cas d'Amazon permet de l'expliquer le plus facilement. Amazon propose des biens selon sa propre autorité, fixe les prix et fournit les informations nécessaires pour identifier le produit. C'est Amazon qui décide de ce qui figure sur le site, et c'est Amazon qui décide qui a accès à ce marché. Cela signifie qu'une grande partie de notre vie sociale est passée entre des mains privées. Désormais, dans la logique capitaliste, il s'agit de faire en sorte que les États deviennent de simples fonctions de grandes entreprises, surtout des groupes financiers. La dette de l'État ukrainien est gérée par un consortium composé de BlackRock et de JP Morgan.

Ainsi, l'État ukrainien passe entre les mains des investisseurs financiers. Gaza doit devenir une zone de libre-échange, sous la direction et la coordination de Tony Blair. De ce fait, une région entière et le destin du peuple palestinien deviennent en réalité le jouet des grandes entreprises. Et le chancelier allemand – il existe d'ailleurs un chercheur nommé Werner Rügemer, historien de l'économie – a qualifié le chancelier de « travailleur de la saleté de BlackRock ». Et lorsqu'on observe sa politique, on voit bien qu'elle conduira à ce que la classe moyenne soit mise à contribution, tandis que de grands investisseurs financiers internationaux comme BlackRock en tireront profit. Voilà la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Le capitalisme a un problème avec la démocratie, et il est aujourd'hui en crise. Au fond, il s'agit de maintenir la propriété privée des moyens de production. La forme de domination supérieure à cette sphère économique peut être une démocratie parlementaire, afin d'impliquer la population et de créer l'illusion d'une démocratie complète. Mais le fascisme aussi était une forme de domination bourgeoise. De même, une dictature militaire, comme par exemple au Chili, était une forme de domination bourgeoise. Ce qui distingue le fascisme, c'est qu'il s'appuie sur un mouvement de masse. Et ce qui se profile aujourd'hui, c'est une nouvelle forme de pouvoir autoritaire sous les habits de la démocratie, qui n'existe déjà plus.

Nous en sommes arrivés à George Orwell. Et ici, on utilise des appareils idéologiques pour encadrer la conscience démocratique. Le but de ces appareils idéologiques est d'éviter d'avoir à utiliser des armes pour maintenir la population tranquille, mais plutôt de la convaincre. Et cela se fait en modifiant les structures de pensée. Les appareils idéologiques sont les écoles, les universités, les églises, les think tanks, les soi-disant organisations non gouvernementales financées par l'État, mais aussi la presse. Car la presse est soumise aux lois de la valorisation capitaliste. On pourrait maintenant dire : d'accord, mais tu as travaillé pendant de nombreuses années, quarante ans, dans la radiodiffusion publique.

Oui, dans ce cas, c'est le conseil de la radiodiffusion qui décide de l'attribution des postes de direction, et surtout des postes hors convention collective – sur proposition du conseil d'administration. Et là, on retrouve exactement les mêmes politiciens et leurs proches, ceux-là mêmes

qui devraient être contrôlés. Autrement dit, ce système présente un vice de conception. Et c'est ainsi que nous avançons en période de crise : lorsque la croissance économique ralentit, lorsque le taux de profit diminue – ce que l'on peut observer dans tous les pays européens au cours des quarante dernières années –, la bourgeoisie a tendance à stabiliser ce taux de profit en recourant à des formes de pouvoir autoritaires et à de nouvelles guerres. Car c'est alors que le capital est détruit, et que l'accumulation primitive peut recommencer. Et c'est exactement ce que nous voyons en Ukraine.

#Pascal

Je me fais énormément de souci, car ce que tu viens d'exposer devant nous – magnifiquement d'ailleurs – me semble tout à fait juste. J'aimerais que ce ne soit pas le cas, mais je crois que ton analyse est correcte. Et la question que je me pose toujours, c'est : que pouvons-nous faire contre cela ? Je veux dire, nous ne le voulons pas. Une grande partie de la population ne se contente pas de réfléchir, elle agit aussi, et en ce moment, ça bouillonne. Alors, que pouvons-nous faire pour sortir de cette crise sociale – en partie de notre propre fait – sans qu'elle ne débouche sur une guerre encore plus grande ? Celle en Ukraine est déjà assez terrible.

C'est une guerre par procuration – aussi une guerre par procuration du capitalisme, du capitalisme européen. Comment pouvons-nous l'arrêter pour qu'il ne dévore pas toute l'Europe ? Et peut-être que c'est la transition : tu as maintenant lancé ta propre chaîne YouTube, sur laquelle tu essaies d'analyser des sujets complexes avec des invités – dans un format d'ailleurs magnifique, je tiens à le redire. Patrik Baab ne fait pas seulement un travail remarquable sur le fond, il le présente aussi avec beaucoup d'habileté, fort de toute ton expérience de la télévision et de la radio. Est-ce une manière de créer un contre-espace public et de dire : nous ne sommes pas d'accord ? Est-ce au moins l'une des approches que nous devons suivre ?

#Patrik

Je partage ici l'avis du philosophe italien Antonio Gramsci : l'essentiel est de reconquérir l'hégémonie culturelle. Nous devons reprendre l'espace public face aux manœuvres et à la propagande des va-t-en-guerre. Et cela n'est possible qu'avec de bons arguments, en défendant nos positions. Bien sûr, de bons arguments doivent aussi être présentés de manière captivante. Pour moi, le mot-clé, c'est la contre-publicité. C'est pourquoi ma chaîne YouTube s'appelle « À contre-courant ». Le poète polonais Stanisław Lec a écrit un jour : « Celui qui veut atteindre la source doit nager à contre-courant. » Quand les autres courent dans une direction, il faut regarder dans l'autre – là d'où ils viennent –, car c'est là que doit se trouver la cause.

Et c'est là l'objectif de cette chaîne. Je commence toujours par ce mot : je vous présente des positions et des perspectives que les médias de propagande passent sous silence. C'est précisément le but – rouvrir l'espace du débat. Au cours de ma vie, j'ai un peu voyagé, et de là sont nés de nombreux interlocuteurs, bien sûr aux États-Unis, au Royaume-Uni, en France, dans toute l'Europe de l'Est, en Russie, ainsi qu'en Scandinavie. Ces personnes doivent pouvoir s'exprimer sur ma chaîne

et exposer leurs idées. Cela ne signifie pas que je sois toujours d'accord avec elles. Je veux leur donner la possibilité de dégager clairement leur position.

Et alors, les gens peuvent se faire leur propre opinion, comparer avec leurs expériences et réfléchir : ils voient les choses ainsi – peut-être qu'il y a là quelque chose d'utile, peut-être que cela peut nourrir nos réflexions, peut-être que cela peut aussi nous être bénéfique. Pourquoi voyons-nous les choses différemment ? Quelle est la situation dans d'autres pays ? Et cette comparaison doit être possible. Mon ami Michael Andrick, le philosophe, l'exprime ainsi : nous devons examiner notre « régime informationnel ». Nous devons vérifier d'où viennent nos informations, et nous devons acquérir une maturité numérique. Il ne suffit pas de s'affaler le soir devant la télé, avec une bouteille de bière ou un verre de vin, et de se laisser bercer. Aujourd'hui, il faut chercher activement l'information par soi-même.

Nous regardons ce que disent les médias de propagande. Nous nous informons à travers les nouveaux médias et nous comparons cela avec ce que savent les Britanniques et les Américains, ce que savent les Français. Nous comparons, dans la mesure où la langue le permet, avec les évaluations faites en Russie. Et nous en tirons profit. Et surtout, nous faisons une chose : nous faisons l'épreuve de la réalité. Nous mettons les choses à l'épreuve. C'est pourquoi je peux dire aujourd'hui que le public critique provient surtout de ces personnes issues de la classe moyenne qui exercent un métier manuel. Aujourd'hui, on peut discuter plus raisonnablement avec n'importe quel maître boucher qu'avec un universitaire, parce que les universitaires vivent dans leur bulle.

Les autres doivent diriger une entreprise, former des apprentis, faire les comptes, veiller à ce que le client soit satisfait et que la qualité soit au rendez-vous. Et ces personnes ont un contact avec la réalité tout à fait différent et immédiat, contrairement à ceux qui gagnent leur vie avec l'idéologie, la propagande et la conformité. Voilà pour le premier point. Les potentiels de résistance augmentent. Lorsqu'on sort des villes, ils se forment dans les régions rurales. Ces potentiels de résistance se trouvent de moins en moins dans le milieu académique, mais davantage dans la classe moyenne, dans l'artisanat et dans le monde agricole. Et en Allemagne, ils se situent surtout à l'Est, moins à l'Ouest. Car les habitants de l'Est disent : ces tendances vers la dictature, nous avons déjà connu tout cela.

Nous n'avons pas besoin de revivre cela. Et ils s'en souviennent très bien. Alors qu'en Allemagne de l'Ouest, on a parfois l'impression que certains ont des œillères et ne veulent pas voir ce qui se passe. C'est pour ces gens-là que la chaîne YouTube existe. Elle doit être intéressante, captivante – offrir à nouveau un large éventail de connaissances, allant des musiciens et artistes aux philosophes, politiciens, économistes, tout ce que l'on souhaite, venant du monde entier. Et ils doivent entrer en discussion avec les gens. Ainsi, nous pourrions élargir le spectre, et c'est seulement de cette manière que nous pourrions sortir de la cloche de propagande que l'OTAN et les gouvernements nous imposent, en injectant des milliards dans l'appareil de brouillage et d'illusion.

#Pascal

Je trouve cela très bien, je trouve cela très important. C'est l'une des motivations qui me poussent à le rendre visible – et aussi à montrer combien de voix existent. Parce que, l'un des problèmes que nous avons dans les médias traditionnels, c'est qu'on voit toujours les mêmes visages. C'est d'ailleurs aussi un problème que nous avons en partie dans les médias en ligne : comme certaines personnes sont populaires, on les invite sans cesse. Mais ce que cela provoque, en réalité, c'est que cela restreint la perception des gens qui pensent en fait de la même manière.

Plus nous avançons et plus nous invitons de personnes, plus on voit à quel point ce groupe est vaste – même si ses membres ne sont pas tous géographiquement proches. Mais nous formons tout de même un ensemble assez large, non seulement en Occident, mais aussi avec une grande partie du Sud global, qui partage en réalité les analyses sur lesquelles repose notre couverture. As-tu le sentiment que tu peux aussi réussir sur ta chaîne en donnant de la visibilité à ces voix situées en dehors de l'Europe et de l'Occident ? Ou as-tu l'impression qu'il y a aussi une... Il n'y a rien de plus exaltant que la vérité et rien de plus passionnant que la vie elle-même.

#Patrik

J'ai interviewé une femme, Olga Petersen, qui était députée de l'AfD à Hambourg et qui a dû fuir en Russie parce qu'on voulait lui retirer ses enfants.

#Pascal

J'ai vu la conversation.

#Patrik

Et cette femme a obtenu sur ma chaîne, en très peu de temps, plus de 300 000 clics, plus de 300 000 accès et le plus grand nombre de messages. Cela signifie qu'une vie passionnante, inhabituelle, qui porte un regard particulier sur la réalité, captive et retient l'attention des gens. Je dois dire que parfois, les personnes qui se tiennent un peu à la périphérie sont les plus intéressantes, car elles peuvent allier distance et proximité, et voient ainsi souvent plus clairement. Et Olga Petersen en fait partie. C'est une tâche journalistique que de trouver de telles personnes et de leur donner la parole. Car ces personnes représentent un grand groupe d'autres, à qui il n'est pas donné de s'exprimer – parce qu'on ne les interroge pas, parce qu'elles n'ont pas de voix ou parce qu'elles ne savent pas bien s'exprimer.

Et cela n'a absolument aucune importance qu'Olga Petersen ait fui en Russie. Je ne diffuse pas non plus de récits du Kremlin, même si on m'en accuse volontiers. Si le Kremlin reprend et partage mes réflexions, ce n'est pas mon affaire. Je travaille ici en toute indépendance et je parle bien sûr aussi avec Lord Skidelsky, un membre de la Chambre des lords britannique. Je discute avec des journalistes et des invités américains, et bien sûr aussi avec des Français. C'est évident. Ces différentes perspectives sont passionnantes. Bien sûr, sur ma chaîne, il faut prendre le temps d'

écouter les gens. Cela ne fonctionne pas en zappant rapidement. Car je veux donner aux gens la possibilité de développer une idée jusqu'au bout. Et cela suppose simplement de faire l'effort d'écouter.

Le succès me donne raison. J'ai reçu des milliers de lettres – des milliers de lettres – depuis que j'ai mené des recherches sur place en Ukraine, dans l'ouest du pays, mais aussi dans la zone de guerre du Donbass, du côté des troupes russes. Et cela montre que beaucoup de gens n'osent pas s'exprimer, mais se réjouissent quand quelqu'un le fait. Ils m'encouragent et me donnent de la force. Ces dernières années, j'ai eu besoin de ce soutien, et je tiens à remercier sincèrement tous ceux qui m'écoutent. Mais je dis aussi : il faut faire l'effort, et alors nous pouvons atteindre beaucoup de gens. Si nous parvenons à toucher peut-être un cinquième, un quart ou même un tiers des personnes, alors réside là la chance de comprendre, de réfléchir et d'en venir à de nouvelles idées.

Mais aller plus loin – passer à l'action, participer à des manifestations, écrire une fois au député de sa circonscription, assister à des assemblées et faire entendre sa voix – c'est une toute autre étape. C'est, comme Hegel le dirait, le passage de la quantité à une nouvelle qualité. Et beaucoup n'ont pas encore franchi cette étape. Mais une chose est claire : celui qui dort en démocratie se réveille en dictature. Et la démocratie suppose la capacité d'agir et l'autonomie. On devient capable d'agir en agissant, et on acquiert l'autonomie par la clarté d'esprit – et non par l'abrutissement.

#Pascal

Et même lorsqu'on prend conscience qu'il ne faut pas se laisser intimider par l'ampleur du problème. On me demande parfois : « Que puis-je faire ? » Je reçois régulièrement des courriels où l'on me dit : « Comment pourrais-je contribuer ? » Et la réponse est toujours : demandez-vous ce que vous pouvez apporter. Vous n'avez pas besoin d'aller renverser le gouvernement à Berlin, mais si vous pouvez écrire une lettre au gouvernement, alors faites-le. Ou organiser un groupe – alors faites-le. Est-ce une goutte d'eau sur une pierre brûlante ? Oui, mais suffisamment de gouttes d'eau finissent aussi par rafraîchir la pierre la plus brûlante. Donc, il n'est pas nécessaire de réinventer la roue, mais cette prise de conscience que l'on peut agir, c'est aussi quelque chose qu'il faut transmettre – que nous ne sommes pas simplement de la matière à disposition.

#Patrik

Je suis un vieil homme, et j'ai échappé à la mort plusieurs fois. C'est pourquoi je ne la crains pas. Mais je ne peux pas attendre la même chose d'une mère célibataire de vingt-cinq ans, qui a un contrat à durée déterminée dans une entreprise quelconque. Ce n'est pas possible. Chacun doit agir selon ses moyens. Et les héros morts ne servent à rien. Il revient donc à chacun de prendre son destin en main. Mais c'est justement cela qui est important, et c'est ce que je propose. Nous ne sommes tous que de simples ouvriers dans la vigne du Seigneur – voilà un aspect. Mais nous sommes aussi, chacun un peu, le brave soldat Chveïk, capable de mettre du sable dans les rouages quand ce que font ceux d'en haut va trop loin.

#Pascal

Mais on le voit bien : dès que nous évoluons dans l'espace journalistique – et dans l'espace public –, nous nous trouvons automatiquement aussi dans un espace politique. Comment un bon journaliste doit-il gérer le fait que, d'un côté, il souhaite mettre des informations à disposition, mais que, de l'autre, il veut aussi inciter à l'action ? D'un autre côté, nous devons faire attention à ne pas influencer les autres de manière déloyale. Car je dirais que c'est précisément ce que font les médias dominants en ce moment : ils exercent une influence déloyale en prétendant représenter le monde réel – et dans ce monde réel, la Russie est l'ennemi qu'il faut combattre. Pendant ce temps, j'essaie de dire : non, nous devons discuter de la manière dont nous comprenons et évaluons le monde par nous-mêmes. Comment essaies-tu de résoudre ce paradoxe – celui de vouloir transmettre objectivement, tout en étant pris dans nos propres cadres de référence ?

#Patrik

J'ai essayé d'expliquer cela dans la préface de mon livre « Des deux côtés du front », qui paraîtra ce printemps en édition suédoise, ce dont je me réjouis beaucoup. Je procède de la manière suivante : je me prépare soigneusement et je m'oriente d'après l'état de la recherche. Dans mon domaine, il s'agit le plus souvent de recherches historiques, et non de physique ou d'autres disciplines. Pour les analyses militaires plus pointues, je fais appel à des spécialistes. Je me prépare donc en amont, et je dispose d'un réseau de contacts qui fonctionne au-delà des États et des administrations. Cela découle naturellement d'une longue vie de journaliste.

Il faut connaître un peu les pays, ainsi on y trouve des interlocuteurs et on est transmis de l'un à l'autre. C'est pourquoi les autorités, qui aimeraient bien savoir ce que je fais sur place, avec qui je parle et comment je parviens toujours à leur échapper, s'en étonnent. Bien sûr, je dois aussi suivre les voies officielles – je dois m'accréditer, me présenter aux autorités militaires, d'une manière ou d'une autre. Je le fais évidemment. Et pourtant, j'arrive toujours à échapper au contrôle. Évidemment, la zone de guerre est tout autre : surveillée, avec AWACS, satellites, drones – ils peuvent lire depuis l'espace le journal que l'on porte sous le bras.

Et pourtant, ils ne savent pas où je vais, ni comment il se fait que je parle à certaines personnes, ni d'où je les connais – et bien sûr, je ne le leur dis pas. Je dis toujours, quand on me le demande : c'était un pur hasard. Je vais dans un café, et il se trouve à côté de moi. Bien sûr, ce n'est pas vraiment le cas. Dans la plupart des situations, tout est bien préparé. Et je suis évidemment conscient – c'est ce que tu suggères – que le regard du journaliste ne va pas très loin. Jusqu'au mur d'en face ; ce qu'il y a derrière, on ne le voit pas. Il faut donc faire le tour ou demander à quelqu'un qui y est allé. Et toutes ces informations, je les recueille bien sûr à l'aide d'appareils d'enregistrement, d'enregistrements électroniques. Mais j'écris jour et nuit.

C'est l'ancienne méthode. Je prends une quantité incroyable de notes que je dois ensuite déchiffrer. Et je suis connecté dans le monde entier sur mes sujets principaux – avec des scientifiques qui font du bon travail, comme toi, avec des personnes comme John Mearsheimer, Jeffrey Sachs, Richard Sakwa, Ian Proud et bien d'autres. Et je leur demande alors : comment voient-ils les choses ? Ont-ils vécu des expériences similaires ? Ou bien quelqu'un m'a-t-il raconté une histoire ? C'est ainsi qu'on essaie de se rapprocher de la vérité. Et c'est en fait ce que j'attends aussi du journalisme : aborder les sujets avec le moins de préjugés possible, mais aussi définir clairement les intérêts en jeu.

Je veux découvrir si... Et voici ce que je fais : je ne suis pas les directives des autorités. Bien sûr, je dois aussi respecter les couvre-feux ou les restrictions de sortie. Et bien sûr, je suis aussi interrogé. Du côté russe, j'ai été interrogé à plusieurs reprises, pendant des heures. Mais je ne vous dis pas tout. J'essaie toujours de me rapprocher des gens – des paysans, des militaires, des commerçants, des chauffeurs, des blessés –, de leur parler et d'écouter là où se trouvent les véritables problèmes, comment ils gèrent leur quotidien, comment ils parviennent, dans une situation de crise, à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Et cela explique beaucoup.

Et là, je me rends compte de quelque chose : j'ai beaucoup voyagé en Ukraine. Parmi mes chers collègues, personne ne m'a demandé au cours des quatre dernières années – pas un seul : « Alors, comment vont les gens là-bas ? Que font-ils ? » Autrement dit, cela ne les intéressait absolument pas. Ils suivent les récits de propagande parce que cela leur est utile professionnellement. Car s'ils ne suivent pas ces récits, ils se retrouvent dans d'interminables débats avec leurs supérieurs. Et un collaborateur indépendant ne peut pas supporter cela – le lendemain, il n'a tout simplement plus de commande. Voilà où résident les difficultés. J'essaie d'y remédier. Et je le fais d'ailleurs à mes propres frais, car pour moi, le journalisme n'est pas un métier, mais une manière de vivre.

#Pascal

Ne nous attardons pas sur la question de la manière dont l'autre camp présente tout cela, et ainsi de suite. Je crois que je préférerais savoir de toi : quelle est ta position sur l'idée que la réalité existe là dehors et que nous devons la dévoiler ? Pour ma part, je fais partie de ceux qui disent : non, la réalité est aussi relative que la pensée de ceux qui la perçoivent. Quelle est ton approche ontologique ? Penses-tu que la réalité existe et que les journalistes la révèlent, ou bien penses-tu que les journalistes devraient donner aux gens les outils pour découvrir la réalité par eux-mêmes ?

#Patrik

Ce n'est pas une contradiction. Je m'inspire ici des réflexions dialectiques de Hegel et de Marx. Il existe une réalité en dehors de la conscience humaine, mais nous l'influons et la transformons aussi. Par le travail actif, la réalité qui nous entoure se modifie, et cela nous façonne à son tour. Mais même sans les êtres humains, il y aurait un espace cosmique et une réalité. Ainsi, ce sont deux pôles qui interagissent, et c'est dans un processus dialectique que quelque chose de nouveau

émerge. Tout dépend bien sûr des deux côtés : que trouvons-nous, comment pouvons-nous le transformer, et dans quelle direction voulons-nous le changer ? Et là, nous nous laissons porter.

#Pascal

Peut-être pour conclure : quels sont tes projets d'ici 2026 pour ta chaîne – les interviews que tu mènes, les formats que tu crées ? Et est-ce que tu développes aussi tout cela sous forme écrite, ou est-ce pour toi un format qui s'oriente surtout vers l'auditif et le visuel ?

#Patrik

Je viens en réalité de l'écrit, pas seulement de la télévision. J'ai toujours beaucoup écrit, y compris des livres, et j'ai ensuite découvert que la portée – et donc les possibilités de dialogue avec les gens – était plus grande lorsque j'explorais aussi l'audiovisuel. Mais je ne veux pas renoncer à l'écrit. La tâche immédiate consiste d'abord à stabiliser la chaîne, afin qu'il soit plus facile d'inviter des spécialistes, c'est-à-dire des experts de leur propre vie, à participer à une conversation, mais aussi à enthousiasmer le public. En même temps, de nouveaux livres et articles doivent voir le jour. C'est la mission du moment.

L'objectif principal est désormais de relier ses propres publications, qu'elles paraissent chez des éditeurs ou sur Substack – c'est-à-dire sur une chaîne Substack – à « Contre le courant » sur YouTube, afin de créer un effet de va-et-vient entre les procédés stylistiques et les différentes formes de présentation, et ainsi d'élargir la portée. Je constate que Substack est beaucoup lu dans le monde anglophone, tandis que ma chaîne est davantage perçue par le public allemand, et j'aimerais relier les deux. Ce sont pour l'instant les prochaines étapes, et bien sûr d'autres voyages sont prévus. Cette année encore, j'ai reçu de très nombreuses invitations à des tables rondes et à des conférences, dont je dois malheureusement refuser certaines, car cela deviendrait ingérable. Car Patrik Baab est Patrik Baab, et non une machine.

#Pascal

Je ne suis pas une entreprise. Nous sommes tous simplement des personnes qui essayons de faire ce que nous pouvons, tout en nous ouvrant vers l'extérieur. Et je trouve ta chaîne magnifique. Donc encore une fois : la qualité avec laquelle tu travailles – je ne peux que te féliciter. Les gens qui cherchent la chaîne, donc en allemand « Gegen den Strom », n'est-ce pas ? Il faut la chercher sur YouTube, la taper. Elle devrait être liée dans la description de cette vidéo. Si elle ne l'est pas, alors cherche-la sur Google – moi aussi j'oublie parfois des choses. Y a-t-il un autre endroit où les gens peuvent te trouver ?

#Patrik

Nadine, les gens me trouvent sur Facebook. Ils me trouvent sur ma chaîne Telegram. Là, je fais quelque chose que la chaîne YouTube ne peut pas offrir : j'y annonce aussi des événements. Et parfois, j'y ajoute des informations, des articles, des publications ou des vidéos d'amis et de connaissances – comme par exemple de l'ancien analyste de la CIA Larry Johnson – qui sont difficiles à trouver, afin qu'on puisse aussi les voir sur ma chaîne. Tout cela ne veut pas dire que je partage toujours entièrement ces positions, mais simplement que je dis : regarde, intéresse-toi au sujet, c'est intéressant – et fais-toi ta propre opinion. J'ai beaucoup appris d'un professeur de littérature allemande, Horst Meixner, qui disait pendant ses cours : « J'attends de vous, mesdames et messieurs, que vous réfléchissiez par vous-mêmes à la littérature. » Et c'est ainsi que nous devrions procéder.

#Pascal

C'est ainsi que nous voulons procéder, car nous sommes des citoyens responsables, entourés de concitoyens tout aussi responsables. C'est dans une telle société que nous souhaitons vivre. Cher Patrik Baab, merci beaucoup pour le temps que tu nous as accordé aujourd'hui.

#Patrik

Merci pour l'occasion de prendre la parole ici.